

Paul André
Peintre hyperréaliste

Paul Dumas

Volume 24, Number 97, Winter 1979–1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54679ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumas, P. (1979). Paul André : peintre hyperréaliste. *Vie des arts*, 24(97), 18–20.

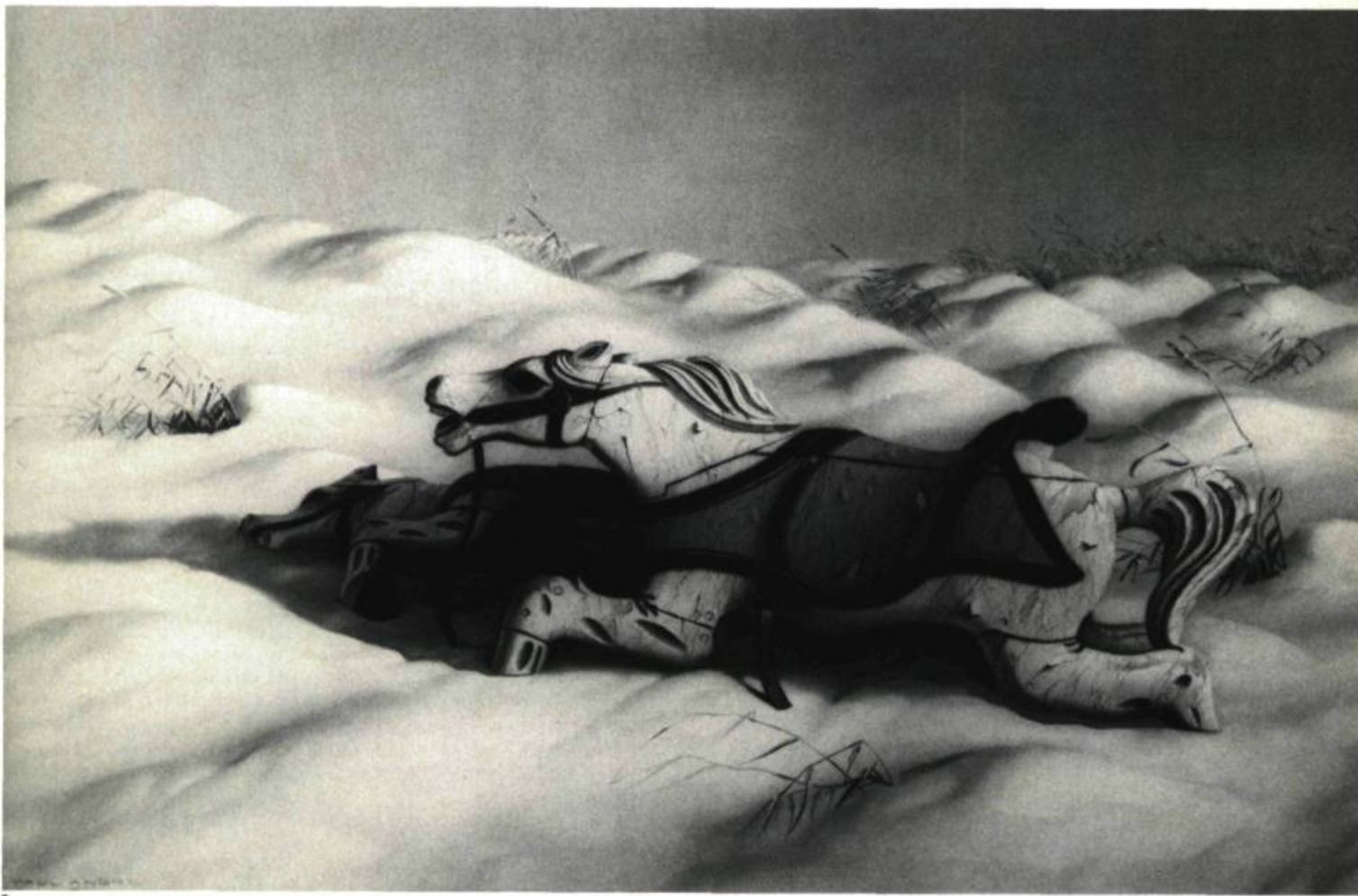
PAUL ANDRÉ PEINTRE HYPERRÉALISTE

Paul André, peintre réaliste de Montréal, semble de prime abord un anachronisme dans la peinture canadienne d'aujourd'hui. Il use d'une main sûre de la technique des maîtres anciens pour dépeindre des aspects inédits du réel avec une minutieuse délicatesse et dans une veine poétique bien à lui. Il se rattache de ce fait au groupe épars des praticiens canadiens de l'hyperréalisme. Cette forme de peinture est, comme chacun sait, la porte basse par laquelle on tolère que les peintres figuratifs puissent se faufiler dans l'empyrée de l'art officiel, à côté des popistes, des géométristes froids, des tachistes, des conceptuels, des non-artistes et autres abstrauteurs de quintessence. La revue *Artscanada* a consacré, il y a deux ans, une livraison (Décembre 1976-Janvier 1977, N° 210-211) à l'exposition itinérante organisée alors par la Compagnie Rothmans Pall Mall du Canada sous le vocable *Aspects du réalisme* et qui réunissait les ouvrages de soixante-douze artistes de onze pays différents. Le Canada y était représenté par Jack Chambers, Alex Colville, Christopher Pratt, Ken Danby, Mary Pratt, Jeremy Smith et Tom Forrestall. Cette brève nomenclature est loin d'épuiser pourtant la liste des peintres qui s'expriment de cette manière au Canada. Une fois de plus on a semblé ignorer encore que le Québec possède aussi des hyperréalistes, Jean-Paul Ladouceur, Jean-Philippe Vogel, Claude Saint-Cyr, Ronald Davies (maintenant à Kingston), Alexis Arts, voire même Serge Lemonde et Marius Dubois, et le plus remarquable d'entre eux, Paul André.

André incarne dans sa personne le dualisme de la nation canadienne. Il est né de mère canadienne-française, et son père, Jean-Daniel André, était originaire d'Angleterre et arrière-petit-fils d'un Français émigré outre-Manche pendant la révolution de 1789. Au cours de ces quatre générations de vie en Grande-Bretagne, la famille André va perdre l'accent aigu de son patronyme pour le retrouver un siècle et demi plus tard au Québec.

Féru d'art, Jean-Daniel André apprit à son fils les premiers rudiments de la peinture et, loin de contrecarrer sa vocation artistique, il s'efforça de l'orienter de son mieux et de lui faire acquérir la formation la plus complète. Ainsi, très jeune, Paul André s'instruisit de l'histoire de l'art et de la technique des maîtres d'autrefois auprès de Gunter Heyman, artiste néo-canadien d'origine allemande. Par ailleurs, Carlos Chavez, peintre mexicain séjournant à Montréal, l'aidera à découvrir le monde merveilleux des pierres et des plantes et à trouver dans la nature une inépuisable source d'inspiration. Paul André suivit en outre le cours entier de l'École des Beaux-Arts de Montréal où ses connaissances préalables lui permirent de seconder les professeurs dans leur enseignement. Il reçut également des leçons de John Lyman. Il parachèvera sa culture artistique par des visites fréquentes et studieuses dans les grands musées des États-Unis. Paul André apporte dans tout ce qu'il entreprend la même application, le même souci de perfection. Non seulement il excelle dans la peinture et la sculpture





2

mais il compose volontiers un commentaire poétique en français ou en anglais pour certains de ses ouvrages plus particulièrement pénétrés de mystère. De même, il a obtenu son diplôme en Ikebana ou art des arrangements floraux à la japonaise et ses talents culinaires font la délectation de ses nombreux amis.

A peine engagé dans la quarantaine, Paul André a déjà à son actif une carrière féconde, riche d'œuvres et de réussites. Il a commencé à peindre et à dessiner très tôt, dès l'âge de douze ans. Il n'a jamais tenu de registre inventorié de sa production mais il n'est pas exagéré d'affirmer qu'elle comprend déjà quelques milliers d'ouvrages, dessins au crayon, au fusain, à la plume ou au lavis, pastels, gouaches, aquarelles, peintures à l'huile et quelques terres cuites. Il utilise tous les média de son art, sauf l'acrylique. Il a exposé à la *Royal Society of British Artists* et avec la *United Society of Artists*, à Londres. Il a en outre tenu des expositions particulières à Montréal, à New-York et à Paris, et son œuvre est représentée au Musée des Beaux-Arts de Montréal, au Musée du Québec et dans de nombreuses collections privées en Europe, aux États-Unis et au Canada.

Paul André désigne sous le nom de réalisme «amplifié» ou de réalisme «magnifié» sa forme d'expression picturale. Il s'agit là d'une technique extrêmement méticuleuse, comparable à celle des



3

1. Paul ANDRÉ
Zinias et vin.
Huile sur toile; 56 cm x 82.

2. *La Ronde inachevée.*
Huile sur toile; 56 cm x 86.

3. L'artiste à l'œuvre.



4. *Victoria*.
Huile sur toile; 42 cm x 86.
(Photos Basil Zarov)

miniaturistes et des enlumineurs, et qui s'agrémentent chez lui d'une vive saveur poétique, résultant précisément du caractère quasi-magique du métier. Pour chacune de ses peintures, André multiplie les études préparatoires, croquis, esquisses au trait, au lavis ou aquarellées et il maîtrise à ce point l'art de la peinture à l'eau que ses aquarelles, d'une rare sûreté d'exécution qui bannit toute retouche, sont aussi achevées que ses huiles, tout en gardant la fraîcheur d'exécution propre à ce mode de peinture. L'œuvre finale est travaillée lentement, soigneusement, par petites touches et par couches superposées, avec une science consommée du dessin, de la couleur, de la composition ou des rapports de tons et un usage toujours heureux de la transparence des glacis. Sa pâte est lisse et claire, elle a la fluidité et l'éclat de l'émail.

Paul André n'est jamais à court de motifs à peindre. A ses débuts, il lui arriva parfois, par gentillesse pour ses proches, de verser dans le genre anecdotique ou familial. De même, comme beaucoup d'hyperréalistes et de réalistes magiques, recherchait-il des sujets inaccoutumés ou des prétextes à des morceaux de bravoure. André excelle à peindre le grain d'un bois ou la texture d'un feuillage ou d'une étoffe. Il aime se jouer des difficultés et il s'est souvent attaqué à des sujets difficiles qui proposaient un défi à sa dextérité. A titre d'exemple de ces exercices d'habileté, l'on peut admirer *L'Intruse* où l'on voit un chat observant, médusé, de la fenêtre d'une cave, une mouche en mouvement sur le moustiquaire métallique du soupirail, ou encore cette admirable *Captive*, rose pourpre épanouie, flottant à l'intérieur d'un ballon à dégustation brillant de tous ses reflets.

André trouve maintenant une profusion de sujets parmi les choses ou les scènes les plus simples, les plus banales et les plus insignifiantes en apparence et, par la virtuosité de son pinceau, il sait aérolier ces visions infimes d'une beauté imprévue. Une fenêtre givrée, une flaque jonchée de feuilles mortes, la bordure d'un trottoir, les appuis de fer forgé d'un balcon, des talus pelés, le faite d'un mur de briques lui ont inspiré naguère des œuvres saisissantes et achevées. Tout récemment, il s'est ingénié à transfigurer des «fossiles oubliés», objets abandonnés et rompus par le temps: charette délabrée, souches moussues, brouette ou seau de bois délavés, portes rustiques, disloquées et vermoulues, poupées anciennes aux oripeaux surannés et passés, et à prospecter dans le décor végétal désordonné des ruelles et des fonds de cour, parmi le plantain, le chiendent, l'herbe-à-dinde et la rhubarbe-du-diable, ample matière à plus d'un excellent morceau de peinture. Le rendu, couleur et dessin, en est toujours éblouissant, mais ce qui assure à ces tableaux leur exceptionnelle qualité, c'est la poésie

secrète et subtile qui les imprègne et qui confère à ces fantômes éphémères la permanence de la durée.

Les nombreuses natures mortes qu'il a exécutées avec un brio qui ne se dément jamais dénotent son admiration pour les grands Hollandais, Van Huysum, Claesz, Heda et les autres, mais elles sont plus aérées et peintes dans une gamme plus claire et plus mesurée. André recourt rarement aux couleurs éclatantes, il préfère les teintes intermédiaires et les harmonies en un ou deux tons, par exemple telles symphonies argentées qui marient la blancheur des œufs, de la porcelaine et de la monnaie-du-pape ou encore l'accord chaud d'un vase de cuivre et de chrysanthèmes bronzés et il se complait aux jeux de la lumière miroitant sur le métal poli ou se prèlassant à travers des cristaux ou la pulpe claire des agrumes. Sa science des fleurs ne le gêne aucunement, bien au contraire, pour les peindre avec tendresse et pour créer avec les plus modestes d'entre elles des compositions magistrales. Ses *Fleurs des champs* dans une cafetière d'argent ancienne sont à cet égard une de ses plus belles réussites.

Quand il se tourne vers la nature, Paul André ne recherche pas le pittoresque facile. Une prairie parsemée d'herbes folles, des pins désolés et déchiquetés par les autans, des bâtiments de ferme abandonnés, des cours de ville en jachère, un terrain vague anéanti dans la poudrerie, un sentier dans la buée du matin, tels sont des sujets qu'il affectionne. Il connaît les découvertes des impressionnistes touchant la lumière, les ombres bleues et la juxtaposition des tons et, comme eux, il aime peindre en plein air et par tous les temps: dans la clarté fulgurante de midi ou sous un ciel gris alourdi de nuées, à l'aube ou au déclin du jour, au dégel ou à la première bise. Nul aspect de la nature ne le laisse indifférent, sauf peut-être la mer qu'une secrète pudeur le retient de dépeindre. Dans une de ses rares marines, *L'Orage menaçant*, il a esquivé la difficulté en la nappant de brume. De ces visions champêtres où l'on décèle rarement une présence humaine si ce n'est parfois une silhouette solitaire, il se dégage une impression prenante de mélancolie que tempère étrangement la transparence précieuse de la matière.

La figure humaine a inspiré à Paul André des compositions plutôt que des portraits. A l'exemple d'Edgar Degas et des intimistes du début du siècle, Pierre Bonnard, Edouard Vuillard, Albert André et Walter Sickert, lorsque des êtres chers ont posé pour lui, c'était pour être insérés à titre d'éléments dans le décor du tableau, et, à sa dernière exposition, leur importance relative s'est encore atténuée davantage. Visages graves et songeurs, au regard distrait, tels sont les personnages à peine anonymes que nous montrent *Le Guitariste*, *Le Souffle du printemps*, *Le premier mai*, *Anticipation* et, surtout, le plus émouvant de tous, *I Saw the Crows Coming*.

Paul André n'appartient à aucune chapelle et ne se réclame d'aucune école. Il lui suffit d'être à part, d'être lui-même. Il se considère ni avant-gardiste, ni académique. Pour exprimer son message personnel, il a choisi le style qui s'harmonisait le mieux avec son tempérament mais qui est aussi le plus ardu et le plus exigeant à cultiver qui soit. Il n'imité ni ne pastiche aucun peintre d'hier ou d'aujourd'hui et, surtout, il ne décalque jamais de document photographique, comme c'est la coutume, paraît-il, chez certains hyperréalistes. Il ne recourt pas davantage aux procédés et recettes à la mode, destinés à aguicher et à faire sursauter les badauds, tels que les thèmes bizarres ou scabreux et la violence du trait et du coloris. La peinture de Paul André ne se veut ni bruyante, ni agressive. Raffinée et réservée, elle s'affirme calmement par la perfection de ses qualités. Elle n'a pas encore conquis la faveur populaire mais déjà elle suscite l'admiration de nombreux amateurs éclairés de part et d'autre de l'Atlantique. C'est une œuvre variée, personnelle, chargée d'émotion et résolument moderne par le choix et le traitement de ses thèmes. Son originalité réside dans l'utilisation magistrale du langage traditionnel pour exprimer des sentiments et des tourments d'aujourd'hui. Sans verser dans l'archaïsme d'André Chénier qui suggérait que «sur des parlars nouveaux l'on fasse des vers antiques», Paul André trouve des accents neufs pour faire chanter l'art classique et pour apporter une contribution importante à la réhabilitation du métier dans notre milieu.